

fants qui, par suite des calamités que traversait la Grèce, étaient dispersés en Allemagne, en Suisse, en France, en Autriche, en Italie ; il déplorait leur sort : « Quelques-uns de ces enfants, écrivait-il dans une lettre, le 27 juillet 1827, à M. Typaldos¹, sont entretenus aux frais de la charité étrangère, et vous savez ce qu'ils deviennent ; d'autres, manquant de pain, sont livrés à tous les dangers de la misère et de la séduction, et vous déplorez comme moi leur perte. Et dans quel moment leur patrie les perd-elle ? Lorsque la guerre moissonne les hommes qui seuls ont pu jusqu'ici la faire exister. Si donc on ne remplace pas ces hommes, si on ne les remplace pas par la jeunesse qui est dispersée dans toutes les contrées de l'Europe, où trouver de quoi composer une nation, et lui conserver au moins l'espoir d'un avenir honorable et digne d'elle ? » Pour améliorer leur sort et leur donner une éducation nationale, Capodistrias essaya de les réunir provisoirement à Genève, à Venise, à Munich, à Trieste et à Ancône, dans des établissements sous l'inspection et la direction des Grecs ; des souscriptions furent organisées, et une caisse fut fondée sous le titre de *Fonds des orphelins et pauvres enfants grecs réfugiés à l'étranger*.

Mais cette mesure n'est rien en comparaison de tout ce que Capodistrias fit à son arrivée au pouvoir. L'éducation de la jeunesse fut en effet un des premiers objets qui attirèrent continuellement son attention² : « Ma seule consolation, répétait-il souvent³, c'est de m'occuper des enfants et des écoles ; » aussi donna-t-il ses premiers soins à l'enseignement primaire, qu'il considérait comme

1. E.-A. Bétant, *Correspondance du comte Capodistrias*, Genève, 1839, in-8°, en 4 volumes, v. I, p. 178.

2. Pellion, *la Grèce et les Capodistrias*, Paris, 1855, in-8°, p. 103.

3. M. Bétant, *Correspondance*, v. III, p. 491 ; v. IV, p. 30.